N° 4447 — 3e Année. CINQ CENTIMES Jeudi 5 Novembre 1891

RÉDACTION & ADMINISTRATION :
ROUBAIX, rue du Vieil-Abreuvoir, N° 28
TOURCOING, rue Verte, 56

PRIX DES ABONNEMENTS
ROUBAIX-TOURCOING
3 mois, 4 fr. 50. — Un an, 18 fr.
NORD et départements limitrophes
3 mois, 6 fr. — Un an, 24 fr.

L'abonnement continue sauf avis contraire.

L'AVENIR DE ROUBAIX-TOURCOING

Journal Républicain quotidien

PRIX DES ANNONCES :
ANNONCES .... 0 fr. [illegible] la ligne
RÉCLAMES .... 0 fr. [illegible] —
FAITS DIVERS .... 0 fr. [illegible] —
LOCALES .... 1 fr. [illegible] —

Les annonces sont reçues à ROUBAIX-TOURCOING aux Bureaux du Journal; à Lille, 51, rue Nationale; à PARIS, à l'Agence Havas, place de la Bourse, 10, et à BRUXELLES, pour toute la BELGIQUE et la HOLLANDE, à la Société anonyme de Publicité générale, 8, rue Auguste Orts.

TÉLÉPHONE

ÉLECTION LÉGISLATIVE

Scrutin de ballottage du 8 novembre

1re CIRCONSCRIPTION DE LILLE

CANDIDAT RÉPUBLICAIN PROGRESSISTE

H. DEPASSE

Membre du Conseil supérieur du travail

La République et les Ouvriers

A en croire les charlatans de la réaction révolutionnaire, la République n'aurait encore rien fait pour les classes laborieuses.

Qu'y a-t-il de changé, s'écrient-ils, *depuis qu'un gouvernement républicain* s'est établi en France ?

La situation des travailleurs n'est-elle pas toujours aussi précaire? A-t-on supprimé le chômage ? A-t-on assuré à l'ouvrier la paix de ses vieux jours?

Que notre règne arrive. Que tous les travailleurs se rallient autour de nous. Qu'on nous nomme députés.

Et nous transformerons, d'un coup de baguette, l'état de choses actuel. Nous ferons, du jour au lendemain, la fortune des prolétaires. Nous abolirons le travail, nous supprimerons la misère.

Il n'y aura plus, sur cette terre, que des riches et des heureux.

Que répondre, à ces boniments de dentistes de foire, sinon que ceux qui les débitent ne croient pas un traître mot de ce qu'ils disent, et qu'en dehors de quelques rêveurs illuminés, tous ces grands réformateurs ne sont que des ambitieux sans scrupules et sans vergogne.

A la vérité, la République n'a pas encore amélioré, autant qu'elle l'avait voulu, le sort des travailleurs.

Les démocrates éprouvés qui l'ont fondée n'ont pu exécuter qu'une partie des mesures de progrès social qu'ils ont promises, et qu'ils accompliront, eux, parce qu'ils sont sincères et parce que leur programme ne comprend que des réformes pratiques et possibles à appliquer, au lieu des promesses chimériques que les révolutionnaires font miroiter aux yeux des travailleurs émerveillés.

Mais de quel délai a donc disposé le gouvernement de la République pour faire aboutir les réformes *réclamées* ? *Pendant* combien d'années les républicains ont-ils été les maîtres incontestés du pouvoir, et ont-ils eu la sécurité nécessaire pour élaborer les lois démocratiques dont ils poursuivent la réalisation ?

A-t-on oublié les difficultés au milieu desquelles la République s'est fondée, les luttes qu'il a fallu soutenir pour la sauvegarder ? A-t-on perdu le souvenir des campagnes du 24 mai et du 16 mai, pendant lesquelles toute préoccupation disparaissait, autre que celle de défendre la République et de la sauver ?

Et, hier encore, n'avons-nous-pas eu à repousser un nouvel et terrible assaut, donné à nos libres institutions par une coalition de césariens, de monarchistes, de révolutionnaires et de cléricaux ?

Et cependant, au milieu de ces agitations et de ces périls, alors qu'il lui fallait avoir, à chaque instant, le souci de son existence même, la République n'est point restée inactive.

Il est facile de dire qu'elle a manqué à ses promesses et à son programme.

Mais si l'on veut prendre la peine de réfléchir et de jeter un coup d'œil sur l'œuvre accomplie par elle, on verra que, loin de se désintéresser de la cause des ouvriers, elle a fait, au contraire, plus pour eux, en quelques années, que n'ont jamais fait, pendant leurs longues périodes de règne, les gouvernements monarchiques et césariens.

Et tout d'abord, quelle réforme plus vraiment démocratique, plus profondément sociale, que cette loi de l'enseignement qui sera, dans l'histoire, l'honneur de la troisième République.

L'entrée dans nos mœurs, l'application définitive du principe de l'instruction laïque, gratuite et obligatoire : c'est là une mesure destinée à avoir une influence immense sur l'avenir démocratique de notre *pays*.

Grâce à la République, tous les enfants des ouvriers reçoivent une instruction qui éclaire leur jugement et élève leur esprit, qui les arme mieux pour la lutte de la vie, et leur donne davantage le sentiment de leur dignité d'hommes libres et de citoyens.

Aucune loi n'est plus égalitaire. Aucune loi n'aura plus fait pour l'émancipation sociale des prolétaires.

A côté de cette grande réforme, elles sont nombreuses les lois plus spéciales votées en faveur des ouvriers. Qui a assuré aux travailleurs les droits de réunion, d'association, de coalition, de grève, si ce n'est la République ?

Qui, si ce n'est elle, leur a permis de se former en syndicats ?

Qui a réglementé le travail des femmes, qui a voté la loi sur les délégués mineurs, qui a organisé l'enseignement professionnel, qui a créé les Bourses du Travail ?

Toutes ces réformes, sur lesquelles nous reviendrons, témoignent plus éloquemment que les déclarations sonores des *collectivistes de l'ardente sympathie* du parti républicain pour les classes laborieuses, de sa préoccupation constante d'améliorer leur situation matérielle et morale.

Dire que la République n'a rien fait pour les travailleurs, c'est mentir à la vérité, c'est fermer les yeux à l'évidence, c'est nier des faits et des actes incontestables et incontestés par tous les hommes de bonne foi.

Nous achèverons demain de le démontrer.

ALBERT LEROY.

LE CANDIDAT SANS PATRIE

Il y a un point sur lequel la polémique des journaux qui soutiennent M. Lafargue, est muette.

Ce point n'est pourtant pas de ceux qui peuvent rester obscurs dans un combat comme celui qui vient de s'engager entre l'ordre et la révolution entre la patrie et le cosmopolitisme.

M. Lafargue est un socialiste militant qui prêche par la plume et par la parole, les théories les plus néfastes, les choses les plus contraires à ce que nous appelons le sentiment des grands devoirs.

On sait quelles sont les idées de ce candidat sur la patrie, le cas qu'il fait de notre drapeau et le mépris qu'il affirme en toute circonstance pour notre vaillante armée, pour nos soldats, que du haut de son socialisme écarlate, il qualifie dédaigneusement de « soudards ».

Sur un pareil terrain, nous nous expliquons le silence gardé par les feuilles qui recommandent cette candidature exotique, mais sans vouloir brandir comme M. Lafargue, la torche incendiaire des communards, il nous sera bien permis d'éclairer *un peu la situation et de mettre en* pleine lumière, le candidat et un des articles de son brillant programme.

M. Lafargue est un apôtre de la fraternité des peuples, mais il est assez partisan d'échange de coups de fusil entre le *bourgeois et l'ouvrier, en donnant* pour mot d'ordre à ce dernier la phrase connue: « Ote-toi de là que je m'y mette.»

Ce candidat étrange a l'horreur de la guerre avec l'étranger, mais la guerre civile lui parait une nécessité à laquelle il fait mieux que de se résigner, car il y pousse de tous ses efforts.

Comment en serait-il autrement ?

M. Lafargue a depuis longtemps déjà, prouvé que toutes ses sympathies vont à l'Allemagne à laquelle le rattachent ses affections matrimonales, ses goûts, et ses idées.

Et par une bizarrerie assez inexplicable, c'est chez nous, dans cette ville de Lille où vibre le patriotisme le plus ardent, dans cette cité si fière de Faidherbe, son vaillant fils, que le candidat sans patrie est venu planter son fanion rouge.

C'est chez nous qu'il vient dire: La patrie est un préjugé ridicule — et tous les peuples sont frères.

Eh bien, ce préjugé ridicule, nous y tenons plus encore qu'à la mœlle de nos os.

Ce préjugé qui nous fait aimer le sol où nous avons grandi et auquel nous rattachent toutes nos affections, tous nos respects, ce préjugé là est chez nous l'expression du sentiment le plus élevé en même temps que le plus profondément senti.

C'est pour lui que dans nos cimetières tant de cadavres entassés dorment leur dernier sommeil dans la sérénité des grands devoirs accomplis, *c'est pour lui* encore que nous nous ferions hacher demain *par la mitraille allemande, si les amis de M. Lafargue venaient de nouveau*, au nom de la fraternité des peuples, se ruer sur nos contrées.

Et n'en déplaise à M. Lafargue, si notre drapeau n'est pour lui qu'une loque, qu'un chiffon sans valeur, il est pour nous le symbole de toutes nos vénérations.

Viennent les étrangers et M. Lafargue verra en quel mépris nos ouvriers de Lille le tiendront, lui et ses odieuses théories.

La fraternité des peuples, vous nous en parlerez quand nos frères d'Alsace-Lorraine auront cessé de râler sous la botte allemande.

Vous nous en parlerez quand on cessera là-bas de convertir la frontière en forteresse avec des gueules de canon braquées sur nous.

Vous nous en parlerez quand dans la morne solitude des cimetières de l'est, les squelettes des vaincus reposeront en terre française.

Mais en attendant, vous qui souillez de vos injures la grande blessée qui vous a donné le jour, et qui vous a nourri, n'oubliez pas que vous êtes ici dans la cité de Faidherbe et qu'on y a le mépris des sans-patrie dont vous êtes le porte-étendard.

LAMOTTE-TERNANT.

SACRILÈGE !

On a distribué hier dans les rues de Lille un placard contenant les principaux passages d'une brochure intitulée : *Pie IX au Paradis* et dont l'auteur est M. Paul Lafargue, candidat patronné par les journaux réactionna res de Lille.

Le morceau de littérature, d'assez médiocre intérêt, contient une charge de mauvais goût à l'adresse du prédécesseur de Léon XIII et des personnages du *culte catholique*.

La publicité donnée à cette élucubration n'a pas été du goût de nos confrères bien pensants : la *Vraie France* piaille comme une pintade effarouchée et le *Nouvelliste* pousse des cris de putois en se voilant la face.

Nous comprenons cette colère : en voyant bafouer de la sorte des dogmes et des institutions qu'ils considèrent comme inattaquables, nos confrères devaient crier : au sacrilége. Ils l'ont fait, c'est fort bien.

Mais sait-on à qui ils s'en prennent et qui ils vouent aux flammes éternelles à propos de cet incident électoral ?

Les adversaires de la candidature Lafargue, les « opportunistes » qui emploient, parait-il, tous les moyens pour sal r l'ange de pureté que nos confrères ont pris sous leur sainte égide !

C'est vraiment par trop d'impudence.

Mais qui donc est l'auteur du « libelle odieux », des « pornographies sacriléges », des « écrits dégoûtants » dont des extraits ont été distribués hier à Lille ?

Eh ! c'est M. Lafargue, le docteur Paul Lafargue, candidat de la Dépêche, de la Vraie France et du *Lillois*.

C'est lui qui a outragé la religion, tourné en ridicule le pape, le bon Dieu, la Sainte-Vierge, le Saint-Esprit et tout les saints du paradis et on s'en prend à nos amis, on veut les rendre responsables de cet amas de sacriléges parce qu'on les a divulgués et qu'on a mis ainsi nos adversaises en contradiction avec eux-mêmes ?

C'est là une mauvaise plaisanterie, une misérable tactique et les attaques qui nous sont lancées à ce sujet ne sauraient nous atteindre.

L'insistance de mauvais goût que mettent les feuilles cléricales à nous accuser prouvera aux électeurs une chose : c'est que les catholiques poussent la haine politique au point de *présenter comme candidat un révolutionnaire*, un athée qui a traîné dans la boue le Dieu qu'ils adorent, un écrivain dont ils qualifient de sacriléges les écrits, qu'ils traitent de pornographe et qui, par-dessus le marché, se moque d'eux.

Nous n'avons pas à sonder la conscience de nos adversaires politiques, mais nous devons constater qu'il faut que le parti conservateur soit tombé bien bas pour recourir à de pareils moyens de lutte et pour recommander aux électeurs un candidat comme M. Paul Lafargue.

A. L.

LA PRESSE RÉPUBLICAINE
et l'Élection de Dimanche

Le *Paris* fait les réflexions suivantes à propos de l'élection de Lille :

Il y a, en résumé, un fait très particulier dans cette élection de Lille, et qui indique bien le danger de la protestation pour la protestation, c'est que la grande majorité de ceux qui ont donné ou vont donner leur voix à M. Lafargue ne sont pas ses coreligionnaires politiques : la *lettre même d'un membre du comité* radical que nous avons publiée hier en réponse à un premier article en est la preuve indéniable.

Eh bien ! c'est là précisément ce qui nous choque, nous qui voyons de plus loin et peut-être plus froidement les choses. On vient dire : l'avant-garde socialiste a accompli son devoir en maintes circonstances, nous avons l'obligation d'agir comme elle et de nous rallier à ses candidats ! La seule opposition que nous ayons à faire, c'est que dans l'avant-garde socialiste il y a des degrés, et qu'un homme comme M. Lafargue, se recommandant des seuls procédés révolutionnaires violents, après avoir d'ailleurs trempé trop largement dans le boulangisme, ne *peut être un centre de ralliment* désirable même pour affirmer une protestation.

M. Clémenceau et ses amis ont-ils même un point de contact avec M. Lafargue ? Ne le croyez pas; le journal du *leader* de l'extrême-gauche a trop souvent désapprouvé les procédés du collectivisme révolutionnaire pour qu'on puisse émettre un seul doute à ce sujet.

Elle est bien bonne !

En voici bien d'une autre !

L'*Intransigeant*, à court de mensonges sans doute, traite ce matin notre ami Depasse de juif.

Cette fantaisiste information a provoqué *dans notre ville*, où M. Depasse est connu de tous et où on la sait absolument mensongère, un immense éclat de rire.

Ce qu'il y a de plus curieux c'est que ce bruit ridicule est mis en circulation par le journal qui est l'organe officiel du docteur Paul Lafargue, gendre du juif prussien Karl Marx et qui descend lui-même, paraît-il, d'une famille de juifs portugais, ce qui n'empêche pas nos bons catholiques lillois de le soutenir à outrance.

M. LAFARGUE BOULANGISTE

Le candidat de la coalition clérico-radicale a été interviewé à Sainte-Pélagie par un rédacteur de l'*Echo de Paris*.

Voici un extrait du récit que fait notre confrère de cette entrevue :

— Les radicaux, a dit M Lafargue, viennent à moi, je ne puis les repousser ; ils me considèrent comme le *candidat d'opposition* gouvernementale, l'adversaire de Constans, de Vel-Durand, le préfet semite et de toute la majorité opportuniste.

— *Rien que cela ? Mais je croyais*, a répondu notre confrère, que les socialistes dédaignaient les querelles de religion et se plaçaient au-dessus des haines contre les individus ?

J'avais grande envie d'ajouter à ce pauvre Lafargue :

— Remerciez donc plutôt M. Constans ; *grâce à lui, vous serez député, votre maintien* à Pélagie, en augmentant votre martyre, vous assure la victoire. Libre, vous n'eussiez pas été nommé. Vous êtes si peu orateur, mon *pauvre Lafargue*, il est vrai que l'étoile boulangiste jette sur vous ses plus doux feux.

Mais Lafargue eut protesté.

— Boulangiste, moi, jamais, dieux du ciel !

J'eusse pu cependant lui rappeler ce fragment d'un article sur le boulangisme et le parlementarisme qu'il adressait à l'*Intransigeant* durant l'équipée du suicidé d'Ixelles.

« Si les radicaux n'étaient pas aveuglés et s'ils n'étaient pas furieux de voir leurs intrigues parlementaires bouleversées par l'agitation populaire faite sur le nom de Bouladger, *ils porteraient sur le pavois le général* et... »

J'eusse pu encore ajouter que Delory et Delcluse, conseiller général du Pas-de-Calais, les grands chef du mouvement collectiviste dans le Nord, qui aujourd'hui font une propagande endiablée parmi la population pour la réussite de sa candidature, déclaraient lors de la marche triomphale de Boulanger dans le Nord :

« Nous ne voulons pas crier contre Boulanger qui nous sert pour arriver !... » C'est ce que, petits et grands chantaient tous les boulangistes.

Il n'est pas étonnant qu'après avoir fait des déclarations boulangistes aussi nettes M. Lafargue éprouve le besoin de revenir à son vomissement et qu'il emploie pour *tromper* les électeurs lillois les mêmes procédés que le général factieux.

Révolutionnaires et radicaux

M. Emmanuel Arène prédisait avant-hier à MM. Clémenceau et Millerand qu'ils ne tarderaient pas à être conspués par M. Lafargue et ses amis dont ils ont pris la *défense à la tribune de la Chambre*.

Le député de la Corse avait deviné juste.

Voici, en effet, les amabilités que l'*Intransigeant* adresse ce matin à M. Camille Pelletan, rédacteur en chef du journal de M. Clémenceau :

M. Pelletan voudrait en vain faire croire qu'il va rendre son tablier à Constans, et qu'il ne veut plus désormais rester au service d'un ministère « qui a vraiment l'air de se moquer un peu trop du monde. » Camille a beau faire claquer les portes derrière lui pour montrer qu'il n'est pas content : comme le mari trompé, il retournera demain se vautrer dans le lit banal où repose la majorité vidangiste. Le voyez-vous, brisant pour un peu de sang répandu à Fourmies, son bel avenir de sous-secrétaire d'Etat ? Non. Ce serait mal juger un radical de gouvernement.

Que vont penser de cette déclaration du moniteur officiel de M. Lafargue et des socialistes révolutionnaires les membres radicaux-socialistes qui ont eu l'idée de afficher sur les murs un extrait du discours de M. Clémenceau que le journal de M. Rochefort malmène si vertement ?

LA LIGUE RÉVOLUTIONNAIRE

L'*Intransigeant* annonce que **le groupe révolutionnaire du 13e arrondissement de Paris** envoie aux électeurs de Lille qui ont voté pour le citoyen Lafargue ses plus ardentes félicitations et les engage à assurer définitivement, au deuxième tour de scrutin, le triomphe de la candidature socialiste intransigeante.

Par la même lettre, le groupe révolutionnaire remercie le citoyen Rochefort et l'*Intransigeant* de la large part qu'ils ont prise à l'élection de Lille.

L'*Intransigeant* et M. Rochefort peuvent certainement revendiquer une partie *des voix donnée au citoyen Lafargue*, mais combien le *Lillois* et la *Depêche* peuvent en revendiquer un plus grand nombre encore !

C'est surtout à la *Dépêche* et à M. Langlais que le **groupe révolutionnaire du 13e arrondissement de Paris** et les autres groupes socialistes révolutionnaires doivent adresser leurs plus chaleureuses *félicitations* !

LES OPINIONS
DE M. LAFARGUE

Fleurs cueillies dans le "Droit à la paresse"

Nous fonderons la société communiste de l'avenir, pacifiquement si possible, sinon violemment.

Alors, les passions des hommes auront la bride sur le cou, car toutes sont bonnes de leur nature...

Une étrange folie possède les classes ouvrières... Cette folie, c'est l'amour du travail.

Feuilleton de *l'Avenir de Roubaix-Tourcoing* 26

Fleur-de-Mai

PREMIERE PARTIE

LA TIOTE

N'avait-elle pas toujours ses vingt ans à faire, ses vingt ans de travaux forcés, pour l'assassinat de Ville-d'Avray !

Et ils avaient tant de manigances ces juges... *Qui sait si en la prenant par les privations*, par la terreur, qui sait s'ils ne parviendraient pas à savoir qu'Irma Courieul et Claudine Toupart ne faisaient qu'une seule et même personne?

Alors elle se mettait à trembler.

Elle revoyait Clermont et ses grilles... et ses dents claquaient les unes contre les autres...

Chamoiseau s'était éloigné, emmenant avec lui son inséparable Frémion.

Puis les gardes de Lauriac avaient tiré chacun de son côté, et elle était demeurée encore une fois seule.

Les idées, tant la secousse avait été violente, se brouillaient dans son cerveau.

Cependant elle comprenait bien une chose, c'est que tout ce monde-là donnait la chasse à Romain.

Et si on lui mettait la main dessus... qu'est-ce qu'elle pourrait bien dire quand on l'interrogerait ?

Qu'est-ce qu'il raconterait lui-même ?

Quant à son argent... le fruit de seize années d'épargne; elle était bien forcée de se dire qu'elle serait obligée d'en faire son deuil.

Longtemps elle demeura à cette même place, en proie à cette rage sourde qui est souvent la dominante de l'impuissance.

Puis elle se leva, titubant comme une créature ivre, et regagna en s'arrêtant, en tournant sur elle-même, en repartant d'une allure inégale et nerveuse, la métairie de la Glandière.

Dans la salle basse, toujours le même désordre... Les meubles brisés gisaient pêle-mêle, au milieu des poteries et des bouteilles en miettes.

La grande tache de sang, une mare, se séchait sur les briques du carrelage, au milieu d'un essaim de grosses mouches.

D'un œil désolé *la Claudine regardait le* désastre, quand un long gémissement la fit tressaillir...

— Ah ! bon ! — dit-elle, en se remettant, — *c'est la Ch'tite !... où s'est-elle fourrée ?...*

La Petite-Mai était revenue à elle, des longs évanouissements successifs, où le coup de Romain d'une part, les furieuses étreintes *de la Claudine, ses étranglements, ses heurts* désordonnés l'avaient plongée...

Maintenant allait-elle mourir ?...

Sa tête endolorie et sanglante la faisait *horriblement souffrir*.

Elle n'avait conscience que d'une lente et terrible agonie.

Et à grand'peine elle s'était traînée jusqu'à son lit de fougères, et s'y était laissée choir inanimée.

C'est de là qu'elle venait de pousser ce long gémissement qui avait fait tressaillir Irma.

Cette dernière pénétra dans la soupente où râlait, la malheureuse enfant.

L'effort qu'elle avait fait pour se traîner jusqu'à sa couche avait failli lui être fatal.

Le sang s'était remis à couler de sa blessure à la tête, et après une nouvelle syncope, elle s'était réveillée, la tête perdue et poussant de longs gémissements qui se terminaient en sanglots.

Hochant la tête, Irma la regardait avec inquiétude.

— Faudrait pas quelle claque, pourtant, — murmura-t-elle, — ça n'est pas ça qui arrangerait encore les affaires... Alors, il ne me resterait plus que mes yeux pour pleurer... Les autres brigands ne me colleraient même plus un sou.

Alors, son intérêt personnel le lui commandant, — car le simple sentiment d'humanité n'avait même pas place dans le cœur de l'horrible mégère, — elle prit une écuelle pleine d'eau, une éponge et se mit à bassiner la plaie de la blessée. Celle-ci rouvrit les yeux, et eut un mouvement de recul à la vue d'Irma.

— *C'est pour ton bien, petite buse !... Et* puis, tiens-toi tranquille, où je te vas encore cogner... tu vas voir !...

Sous les affusions d'eau froide, le sang finit *par s'arrêter, et Fleur-de-Mai tomba dans* un sommeil agité et nerveux au milieu duquel elle se débattit lonhtemps, sous la pression d'horribles cauchemars.

Pendant ce temps, Irma tergiversait.

A quel parti allait-elle s'arrêter ?...

Attendrait-elle une citation d'un juge quelconque ?

Commettrait-elle l'insigne imprudence de comparaître devant un tribunal ?

L'idée lui vint de tout planter là, d'abandonner la maison déserte, le mobilier en loques, la pauvre Mai étendue sanglante sur son lit de fougères, et de partir droit devant elle, avec les trois mille francs qu'elle avait touchés la veille chez le notaire d'Orléans...

Et où aller?... En quel lieu du monde se cacher?...

Ne courrait-on pas après elle ?...

Ne parviendrait-on pas bien vite à la rattraper ?...

Et l'homme qui lui avait donné l'infâme mission de faire descendre la Tiote au rang d'une brute, ne trouverait-il pas le moyen de se venger d'elle et de la laisser retomber bien vite dans les mains de la justice, en faisant connaître à celle-ci à quelle jolie récidiviste, à quel vieux cheval de retour elle avait affaire ?...

Elle dévora un dur morceau de pain, accompagné d'un morceau de lard, tout en se perdant dans des perplexités profondes...

La nuit était venue depuis longtemps, lorsque l'on frappa doucement, à petits coups, à la porte de la chaumière.

Le tremblement qui s'était déjà emparé de la Claudine augmenta aussitôt.

Elle n'avait pas le courage d'aller jusqu'à la porte.

Ses jambes se dérobaient sous elle.

Etaient-ce les gendarmes ?

Comme elle continuait à ne pas répondre bien doucement la porte s'entr'ouvrit, et une tête ridée, revêche, un profil de chouette dont la joue était envahie par la couperose, apparut par l'entre-bâillement.

La lueur blafarde d'une lampe fumeuse éclairait seule cette scène.

Irma se calma bien vite, elle venait de reconnaître la « vieille taupe » qui passait *fréquemment devant la Glandière, cahotée dans* un vieux petit panier attelé d'une haridelle.

Et, durant un long moment, les deux femmes se regardèrent sans échanger une seule *parole*.

A la fin, comme la vieille continuait à se tenir sur le seuil de la porte :

— Qu'est-ce que vous me voulez, demanda brusquement Irma.

— Bien des choses, *répliqua* la vieille dame, oui, bien des choses... Et je crois que quand vous serez remise dans votre sang-froid, vous me remercierez.

Irma la regarda avec des yeux effarés.

La vieille dame pénétra alors dans l'appartement, et s'asseyant sur une chaise, l'une des seules échappées aux coups de pied de Romain :

— Je vais vous mettre bien à votre aise, débuta-t-elle, car je commence par vous dire que je sais tout... Là, c'est net !

— Tout quoi ?

— Ne finassez pas avec moi... Quand je dis tout, c'est tout. C'est bien simple ! Ah ! vous n'avez pas été sage... Et vous aviez cependant la partie belle... Vous n'aviez qu'à vous tenir tranquille pour être heureuse !... Que vous manquait-il ?... Rien assurément ! Mais tous ces reproches sont inutiles, n'est-ce pas? Par conséquent, il s'agit de réparer le mal, et c'est pour cela que je suis ici.

Irma se taisait, confuse, honteuse, vaguement heureuse cependant de ce secours inespéré qu'elle trouvait subitement sous ses pas.

— Je vais jouer avec vous cartes sur table, reprit encore la vieille dame, je m'appelle mademoiselle Dementières, et j'habite une petite propriété au bord de la Sauldre qui se nomme Vernon... Là, vous voyez bien que j'ai confiance en vous, puisque c'est moi-même qui viens vous raconter tout cela... Et maintenant, par exemple, franchise pour franchise, quel est l'homme que vous avez eu ici avec vous depuis quelque temps ?

— C'est mon mari, répliqua Irma.

La vieille demoiselle fit un bond.

— Ah ! mon Dieu ! — s'écria-t-elle, — celui qui a été condamné pour l'affaire de Ville-d'Avray ?

Irma répondit par un signe de tête affirmatif...

Mlle Dementières ajouta après un long silence :

— *Vous avez été bien imprudente.*

— Oui ! Je ne dis pas... mais le moyen de le mettre à la porte ?

— On va chercher les gendarmes.

— *Vous êtes bonne là*, et quand il aurait vu les gendarmes, vous croyez donc qu'il aurait laissé sa langue en repos !

— C'est juste, il vous aurait vendue... Enfin, comme je le disais tout à l'heure, ce qui est fait est fait, et il n'y a plus à y revenir... Il faut maintenant parer au plus pressé... En tout cas, il ne faut pas rester ici, car les gendarmes, dès demain, viendront bien certainement vous demander des explications.

— C'est ce que je me dis depuis que je suis rentrée ici... Mais où aller ?

— Vous viendrez avec moi.

— Et la Tiote ?

— Qui la Tiote ?

— Qu'est-ce que vous allez en faire ?

— Elle viendra avec nous.

Irma hocha la tête à diverses reprises.

— Mais je ne sais pas si elle pourra venir ?

— Et pourquoi ?

La voix de la vieille fille commençait à résonner comme une crécelle.

Elle répéta en criant :

— Oui, pourquoi ne viendrait-elle pas ? Elle n'est pas ici, peut-être ?

— Hélas! si...

— Eh bien alors... Je ne crois pas que son paquet soit long à faire.

— Ce n'est pas cela.

Irma hésitait de plus en plus à découvrir le pot aux roses.

— Il y a quelque chose que vous ne voulez pas m'avouer... — fit Mlle Dementières en regardant Irma fixement dans le blanc des yeux.

— Dame oui! Mais ce n'est pas ma faute. Il y a que je ne sais pas pour quelle raison cette brute de Romain a tapé sur la petite... *et il a tapé très fort...*

— Miséricorde ! — s'écria la vieille fille en se tordant les mains, — qu'est-ce que va dire mon... qu'est-ce que va dire l'autre !...

Puis s'adressant à Irma et la secouant par le bras :

— Répondez-moi la vérité... Elle est morte, n'est-ce pas?... Elle est morte !

— *Non ! non ! je vous le jure... Elle vit...* Je vais même, dans un instant, vous la montrer...

Mlle Dementières respira.

— *Ah ! je souhaite pour vous que vous me* disiez la vérité ; car je ne crois pas qu'il existe une puissance humaine vous mettant à l'abri de certaine vengeance, dans le cas où l'enfant *serait morte par suite de votre négligence*... Non, en vérité, je n'en connais pas...

— Je vous dis qu'elle n'est pas morte là ! — *répétait Irma qui s'était remise à trembler*, — je vais vous la montrer, vous n'avez qu'à me suivre.

Et s'emparant de la lampe, elle pénétra dans la soupente, suivie de Mlle Dementières...

Sur la couche de fougère et de foin à demi nue, la pauvre Fleur-de-Mai était étendue.

Ses yeux agrandis par la souffrance et par l'angoisse étaient hagards comme ceux d'une pauvre démente.

A la lueur de la lampe, lorsqu'elle aperçut Irma et le hideux visage de la vieille fille, elle se dressa sur son séant, agitant les bras, comme pour repousser une nouvelle attaque.

Puis, ce furent des gémissements et des sanglots sans fin, au bout desquels, épuisée, elle retomba inerte, la tête enfoncée dans l'herbe sèche.

Mlle Dementières réfléchissait.

— Ça ne vas pas être commode pour l'enlever... Elle va pousser des cris de fresaie.

— Dame, nous lui mettrons, s'il le faut, un mouchoir sur la bouche...

(A suivre) GEORGES PRADEL.